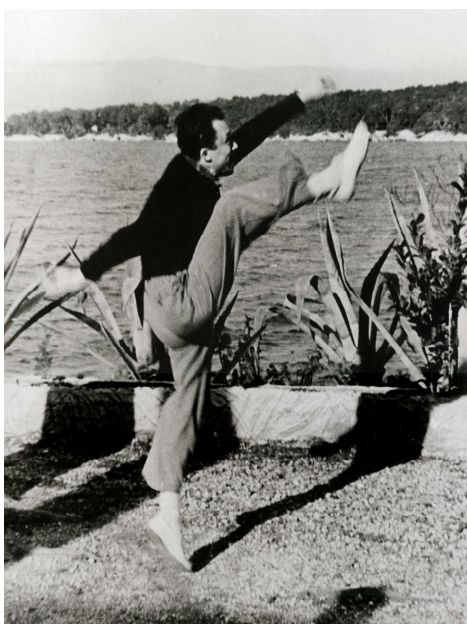


Dossier d'accompagnement au spectacle

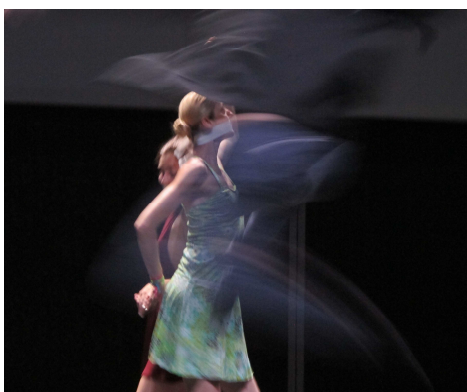
Ga//otta



L'Étranger

Chorégraphie
Jean-Claude Gallotta
d'après *L'Étranger*
d'Albert Camus
© Editions Gallimard

Création
au Petit Théâtre de la MC2 : Grenoble
du 9 au 20 juin 2015



Reprise
au Petit Théâtre
de la MC2 : Grenoble
du 20 au 22 janvier 2016

Contact

Hélène Azzaro/ chargée de l'action culturelle- CCN de Grenoble
+ 33 (0)4 76 00 79 82 > + 33 (0)6 63 06 99 11 > azzaro@ccng.fr

L'Étranger création

« Aujourd'hui, ma mère est morte. Sa jeunesse algérienne aussi, où elle avait peut-être été heureuse. Avec l'Étranger me voilà plongé comme Meursault dans la même réalité incompréhensible, impossible à vivre, dans le même besoin de décrire des sentiments absurdes. »

Jean-Claude Gallotta

chorégraphie
à partir du roman d' **Jean-Claude Gallotta**
Albert Camus

assistante à la chorégraphie
musique
costumes
scénographie et images
lumière

Mathilde Altaraz
Strigall
Jacques Schiotto
Jeanne Dard
Dominique Zape

avec **Ximena Figueroa, Thierry Verger, Béatrice Warrand**

Présenté par le Groupe Émile Dubois / Compagnie Jean-Claude Gallotta

production
Centre chorégraphique national de Grenoble
avec le soutien de la MC2: Grenoble

Calendrier prévisionnel / Saison 2015-2016

// le 23 octobre 2015

KLAP - Marseille

// le 12 janvier 2016

Espace 93 – Clichy-sous-Bois

// du 20 au 22 janvier 2016

MC2 – Grenoble

// le 30 janvier 2016

Théâtre - Deauville

// le 5 février 2016

Espace Jargot - Crolles

// le 18 février 2016

Théâtre Claude Debussy - Maisons-Alfort

// du 23 février au 5 mars 2016

Théâtre de la Ville - Les Abbesses - Paris

// le 8 mars 2016

Le Prisme - Élancourt

L'Étranger note d'intention

« Tu dances ? » lui demande la chanteuse Juliette Gréco un soir de 1945 dans une boîte de Saint-Germain des Prés. Oui, il danse. Comme il dansera, mais sur un autre rythme, avec une étudiante suédoise lors du bal de clôture de la remise du Prix Nobel qu'il recevra à Stockholm en 1957. Albert Camus, conscience de tout un peuple au sortir de la guerre, chef de file de sa génération, en déconcerta ainsi plus d'un : il n'était pas ce pur esprit, que peut-être ses thuriféraires auraient voulu qu'il soit, il était fils de la mer, de la lumière et du soleil, pour qui la sensualité constituait une source de bonheur, un antidote contre l'absurde, ce sentiment qui « *naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde* ».

La scène de Jean-Claude Gallotta et la page de Camus sont deux plages qui vibrent sous une même lumière, la chorégraphie et le roman peuvent alors avancer ensemble au rythme de l'affrontement entre instinct vital et instinct de mort. À l' « écriture blanche » de l'écrivain, le chorégraphe fera écho par une danse qu'on aurait pu, dès ses débuts, qualifier elle aussi de « blanche » tant elle a su s'inventer un genre débarrassé de toute ornementation stylistique.

Danse contemporaine et littérature aiment se parler. Elles se sont trouvées de mystérieuses accointances au fil du temps, pour essayer de dire l'indicible, pour affronter cette blessure, dont René Char disait qu'elle était la plus proche du soleil : la lucidité.

Claude-Henri Buffard

L'Étranger

Entretien avec Jean-Claude Gallotta

Pour la première fois, tu te sais d'une œuvre littéraire, l'Étranger, pour entretenir un rapport très personnel sur la scène avec elle et son auteur. Quel est donc ton lien à ce livre, à cette pensée?

La pensée de Camus, qui exprime bien le tiraillement entre, je dirais, "l'honnêteté humaniste" et les exigences du combat politique, m'a toujours paru essentielle. Elle est ainsi très proche de nous. Ce n'est pas une pensée qui fait peur. Si elle impressionne, c'est par sa clarté. Il y a peu d'œuvres qui vous accompagnent comme cela tout au long de la vie. Elle est pour moi ce que Valéry appelait une "philosophie portative".

Comment, et pourquoi, aujourd'hui, as-tu éprouvé la nécessité de faire entrer en contact ce roman et ta danse?

Il arrive parfois qu'un projet trouve son origine dans les aléas de la vie de la compagnie. Cette saison, entre les différentes tournées, nos trois danseurs permanents (Ximena Figueroa, Thierry Verger, Béatrice Warrand) avaient des moments de liberté. J'avais très envie de faire quelque chose avec eux trois, qui m'accompagnent depuis si longtemps. Et puis, suite au décès de ma mère, en rangeant des papiers, j'ai retrouvé des archives qui concernaient la vie de mes parents en Algérie, la jeunesse de ma mère à Oran. J'ai repensé au livre de Camus, au film que Visconti a réalisé à partir de *l'Étranger*. J'ai vu là l'occasion d'écrire un spectacle intime, de voir comment de l'écriture littéraire peut provoquer du mouvement dans les corps. Je l'avais déjà fait, avec tes propres textes, dans *Blik autour de soi* et dans *les Chroniques*. Et je voudrais continuer. J'aime de plus en plus cultiver et travailler cette curieuse alchimie entre littérature et danse. En relisant *l'Étranger*, je me suis rendu compte du plaisir que j'avais à offrir une traduction physique aux mots de Camus.

Quelle est cette "curieuse alchimie" entre danse et littérature?

Le travail du chorégraphe est assez proche de celui de l'écrivain. Il s'agit d'inventer une langue, de construire un vocabulaire, d'essayer de débarrasser le genre de ses corsets anciens. La danse a en commun avec la littérature d'avoir des frontières floues qui ne se définissent ni par leur supports ni par leur genres. Danse et littérature partagent une même liberté vis à vis de leurs codes respectifs. Et pour le dire simplement, sur le plateau, elles vont bien ensemble.

Comment, sur la scène, articules-tu interprètes de la danse et personnages du livre?

Comme tu le sais, dans mon travail, les danseurs n'incarnent pas des personnages. Je dirais que parfois, dans la chorégraphie, le danseur et le personnage semblent se croiser, ils se superposent l'espace d'un instant, font croire furtivement à une incarnation mais l'instant d'après les cartes sont rebattues. C'est un rapport proche de celui qu'entretiennent la danse et la musique, l'une et l'autre ont leur chemin propre, mais peuvent de temps en temps se confondre, ou s'ignorer.

Le spectacle est composé également de projections de films, de simples images ou d'extraits du roman lus en voix off. Ces emprunts apparaissent de plus en plus dans tes spectacles...

C'est en effet une des façons de travailler qui me procure le plus de plaisir créatif. Ce n'est pas la seule, ce que nous avons par exemple présenté en mars à la Philharmonie, *le Sacre et ses révolutions*, accompagnés par un grand orchestre, était un spectacle purement chorégraphique. Mais il est vrai que le métissage des disciplines m'intéresse depuis longtemps. L'art de la danse le permet. *Racheter la mort des gestes* appartient aussi à ce registre-là, et je souhaite poursuivre mon travail dans cette veine.

L'Étranger

Une des particularités de ce spectacle tient peut-être au fait que tu as conservé la structure du livre, que tu en as respecté la continuité. Tu n'as pas "éclaté" le roman, tu ne l'as pas déconstruit comme on aurait pu s'y attendre.

La première raison est que je me suis permis de "coller" à l'œuvre et de respecter la continuité du roman justement parce que je sais que la danse n'est pas constituée naturellement pour "adapter" une œuvre textuelle. Je n'ai donc pas "adapté". Il y a une voix off qui chemine le long du roman et des danses et des images projetées qui peuvent s'en éloigner et inciter le spectateur à pousser loin sa rêverie. La deuxième raison est que dans mes précédents spectacles, le travail dit d'"adaptation" était fait par toi, la "déconstruction" tu la proposais avant que je n'intervienne avec la danse. Ici, sans ce travail préalable, je me suis volontairement laissé emporter par le livre, par son flux, par sa force.

Quel est le rôle de ces images projetées dont nous venons de dire qu'elles semblent éloigner du propos du livre?

Ce sont des objets décalés, poétiques, détournés, qui sont nés de ma lecture du livre. C'est mon "journal d'images", des fils invisibles et imprévisibles qui se tendent entre ma lecture et mon imaginaire, nourri aussi bien d'un bout de film de famille que d'une séquence d'un film de Tarkovski ou de Fellini. Je veux également montrer que toute séquence, quel que soit le film auquel elle appartient, est obligatoirement transfigurée – et peut donc être relue différemment- par le simple fait d'être située dans autre contexte.

As-tu fait un travail particulier sur la musique?

J'ai commencé à travailler avec différentes musiques comme j'aime à le faire parfois. Mais le musicien de la compagnie, Strigall (nom sous lequel Antoine Strippoli signe ses musiques pour le spectacle vivant) a été inspiré par le projet. Il m'a proposé une musique qui fonctionne bien mieux que ce que j'avais imaginé. Il a magnifiquement trouvé comment lier tous ces matériaux scéniques si différents.

On a souvent dit que ton travail oscillait entre abstraction et figuration. Plus précisément, ne pourrait-on pas dire qu'il balance de plus en plus entre abstraction et autobiographie?

S'il est vrai que j'ai toujours emprunté à ma propre vie, au départ ça ne se voyait pas, ça ne se savait pas. Depuis quelques temps, l'emprunt autobiographique est plus évident, à la fois par les thèmes que je traite chorégraphiquement et par les textes et les images que j'introduis. C'était déjà le cas dans *Racheter la mort des gestes* où je parlais très directement d'évènements de ma vie, ou de ma ville. Peut-être la mort récente de ma mère m'a conduit sur ce chemin-là, de l'intime.

Propos recueillis par Claude-Henri Buffard

L'Étranger extraits utilisés

(Txt JCG dit par JCG)

"Aujourd'hui maman est morte "...

Ainsi débute le roman d'Albert Camus : L'étranger.

Je l'avais lu adolescent après avoir vu le film éponyme de Luchino Visconti. Je me souviens de cette évocation, de cette lecture qui m'avait soudainement fait prendre conscience de mon rapport à l'Algérie et surtout à ma mère. C'était la première fois que je l'imaginai autrement qu'en femme un peu trop respectueuse, un peu trop serrée dans sa dignité, un peu trop âgée alors qu'elle ne l'était pas. Grâce aux phrases d'Albert Camus je la voyais soudainement plus jeune, plus belle, plus séduisante, je l'imaginai même faisant l'amour et devenant femme désirable comme une amante.

Le livre révélait aussi le moment de sa mort et à l'époque c'était pour moi une vision terrible, impossible à vivre.

Aujourd'hui ma mère n'est plus et me voilà plongé comme Meursault le narrateur du livre dans la même réalité incompréhensible, dans le même besoin de décrire ces sentiments absurdes : et puis il y avait l'Algérie où ma mère avait peut-être été heureuse ...

(txt Albert Camus dit par JCG)

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

(txt Albert Camus projeté sur l'écran)

C'est à ce moment que les amis de maman sont entrés. Ils étaient en tout une dizaine, et ils glissaient en silence dans cette lumière aveuglante.

(txt A. Camus dit par JCG)

J'ai retrouvé dans l'eau Marie Cardona, une ancienne dactylo de mon bureau dont j'avais eu envie à l'époque. Elle aussi, je crois. Mais elle est partie peu après et nous n'avons pas eu le temps. Je l'ai aidée à monter sur une bouée et, dans ce mouvement, j'ai effleuré ses seins. J'étais encore dans l'eau quand elle était déjà à plat ventre sur la bouée. Elle s'est retournée vers moi. Elle avait les cheveux dans les yeux et elle riait. Je me suis hissé à côté d'elle sur la bouée. Il faisait bon et, comme en plaisantant, j'ai laissé aller ma tête en arrière et je l'ai posée sur son ventre. Elle n'a rien dit et je suis resté ainsi. J'avais tout le ciel dans les yeux et il était bleu et doré. Sous ma nuque, je sentais le ventre de Marie battre doucement. Nous sommes restés longtemps sur la bouée, à moitié endormis. Quand le soleil est devenu trop fort, elle a plongé et je l'ai suivie.

Intermède :

(txt JC Gallotta projeté sur les images du film avec Fernandel)

Dans le livre, Marie raconte qu'elle aimerait tant voir un film de Fernandel. Quel était ce film ? J'ai imaginé celui-ci avec cette séquence où Meursault et Marie, enlacés, pourraient rire aux éclats dans une nuit étoilée d'absence.

(txt A. Camus dit par JCG)

En montant, dans l'escalier noir, j'ai heurté le vieux Salamano, mon voisin de palier. Il était avec son chien. Il y a huit ans qu'on les voit ensemble. L'épagneul a une maladie de peau, le rouge, je crois, qui lui fait perdre presque tous ses poils et qui le couvre de plaques et de croûtes brunes. A force de vivre avec lui, seuls tous les deux dans une petite chambre, le vieux Salamano a fini par lui ressembler. Il a des croûtes rougeâtres sur le visage et le poil jaune et rare. Le chien, lui, a pris de son patron une sorte d'allure voûtée, le museau en avant et le cou tendu. Ils ont l'air de la même race et pourtant ils se détestent. Deux fois par jour, à onze heures et à six heures, le vieux mène son chien promener. Depuis huit ans, ils n'ont pas changé leur itinéraire. On peut les voir le long de la rue de Lyon, le chien tirant l'homme jusqu'à ce que le vieux Salamano bute. Il bat son chien alors et il l'insulte.

(txt A. Camus projeté sur l'écran)

Il a souri un peu et avant de partir, il m'a dit : "J'espère que les chiens n'aboieront pas cette nuit. Je crois toujours que c'est le mien."

(txt A.Camus dit par JCG)

Raymond a continué. Ce qui l'ennuyait, « c'est qu'il avait encore un sentiment pour son coït ». Mais il voulait la punir. Il avait d'abord pensé à l'emmener dans un hôtel et à appeler les « mœurs » pour causer un scandale et la faire mettre en carte. Ensuite, il s'était adressé à des amis qu'il avait dans le milieu. Ils n'avaient rien trouvé. Et comme me le faisait remarquer Raymond, c'était bien la peine d'être du milieu. Il le leur avait dit et ils avaient alors proposé de la « marquer ». Mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Il allait réfléchir. Auparavant il voulait me demander quelque chose. D'ailleurs, avant de me le demander, il voulait savoir ce que je pensais de cette histoire. J'ai répondu que je n'en pensais rien mais que c'était intéressant. Il m'a demandé si je pensais qu'il y avait de la tromperie, et moi, il me semblait bien qu'il y avait de la tromperie, si je trouvais qu'on devait la punir et ce que je ferais à sa place, je lui ai dit qu'on ne pouvait jamais savoir, mais je comprenais qu'il veuille la punir. J'ai encore bu un peu de vin. Il a allumé une cigarette et il m'a découvert son idée. Il voulait lui écrire une lettre « avec des coups de pied et en même temps des choses pour la faire regretter ». Après, quand elle reviendrait, il coucherait avec elle et « juste au moment de finir » il lui cracherait à la figure et il la mettrait dehors.

(txt A.Camus dit par JCG)

J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

(Txt A.Camus dit par JCG)

Après un peu de temps, une petite sonnerie a résonné dans la pièce. Ils m'ont alors ôté les menottes. Ils ont ouvert la porte et m'ont fait entrer dans le box des accusés. La salle était pleine à craquer. Malgré les stores, le soleil s'infiltrait par endroits et l'air était déjà étouffant. On avait laissé les vitres closes. Je me suis assis et les gendarmes m'ont encadré. C'est à ce moment que j'ai aperçu une rangée de visages devant moi. Tous me regardaient : j'ai compris que c'étaient les jurés. Mais je ne peux pas dire ce qui les distinguait les uns des autres.

Je n'ai eu qu'une impression : j'étais devant une banquette de tramway et tous ces voyageurs anonymes épiaient le nouvel arrivant pour en apercevoir les ridicules. Je sais bien que c'était une idée niaise puisque ici ce n'était pas le ridicule qu'ils cherchaient, mais le crime. Cependant la différence n'est pas grande et c'est en tout cas l'idée qui m'est venue.

(Txt A. Camus dit par JCG)

Ici, le procureur a essuyé son visage brillant de sueur. Il a dit enfin que son devoir était douloureux, mais qu'il l'accomplirait fermement. Il a déclaré que je n'avais rien à faire avec une société dont je méconnaissais les règles les plus essentielles et que je ne pouvais pas en appeler à ce cœur humain dont j'ignorais les réactions élémentaires. « Je vous demande la tête de cet homme, a-t-il dit, et c'est le cœur léger que je vous la demande. Car s'il m'est arrivé au cours de ma déjà longue carrière de réclamer des peines capitales, jamais autant qu'aujourd'hui, je n'ai senti ce pénible devoir compensé, balancé, éclairé par la conscience d'un commandement impérieux et sacré et par l'horreur que je ressens devant un visage d'homme où je ne lis rien que de monstrueux. »

(Txt A.Camus dit par JCG)

Nous avons attendu très longtemps, près de trois quarts d'heure, je crois. Au bout de ce temps, une sonnerie a retenti. Mon avocat m'a quitté en disant : « le président du jury va lire les réponses. On ne vous fera entrer que pour l'énoncé du jugement. » Des portes ont claqué. Des gens couraient dans des escaliers dont je ne savais pas s'ils étaient proches ou éloignés. Puis j'ai entendu une voix sourde lire quelque chose dans la salle. Quand la sonnerie a encore retenti, que la porte du box s'est ouverte, c'est le silence de la salle qui est monté vers moi, le silence, et cette singulière sensation que j'ai eue lorsque j'ai constaté que le jeune journaliste avait détourné ses yeux. Je n'ai pas regardé du côté de Marie. Je n'en ai pas eu le temps parce que le président m'a dit dans une forme bizarre que j'aurais la tête tranchée sur une place publique au nom du peuple français. Il m'a semblé alors reconnaître le sentiment que je lisais sur tous les visages. Je crois bien que c'était de la considération. Les gendarmes étaient très doux avec moi. L'avocat a posé sa main sur mon poignet. Je ne pensais plus à rien. Mais le président m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. J'ai réfléchi. J'ai dit : « Non. » C'est alors qu'on m'a emmené.

(Txt A.Camus dit par JCG)

Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Gallotta, « L'Étranger » en son pays

DANSE Le chorégraphe signe sa dernière pièce pour le Centre chorégraphique de Grenoble. Le ministère a décidé de ne pas le renouveler à sa tête.

ENVOYÉE SPÉCIALE À GRENOBLE

Li signe *L'Étranger* d'après Camus et ce sera sa dernière création pour le Centre chorégraphique national de Grenoble (CCN). Une page se tourne. Ce CCN, le premier créé des 19 centres qui quadrillent aujourd'hui la France, Jean-Claude Gallotta le dirigeait depuis trente ans. Enfant du pays, il y menait la danse dans le territoire et portait haut les couleurs de l'Isère. En avril dernier, le ministère de la Culture lui a signifié qu'il mettait fin à cette longue résidence. La direction des spectacles a décrété qu'un chorégraphe ne pouvait désormais pas passer plus de dix ans à la tête d'un centre. Qu'il y ait ou non du succès. Qu'il soit ou non créatif. Le règlement, c'est le règlement. Absurde en l'occurrence, d'autant qu'en matière de CCN, dont on fête aujourd'hui les trente ans, la relève brille par son absence. Hormis Emanuel Gat et peut-être Rachid Ouramdane, quel chorégraphe d'envergure aujourd'hui en France devrait légitimement diriger un CCN ? Quand on regarde le nom des directeurs de CCN d'il y a trente ans et ceux d'aujourd'hui - dont la plus grande moitié sont tout juste bons à faire de l'animation culturelle -, on mesure combien il est inepte d'appliquer aveuglément la règle des dix ans. Cette épée de Damoclès a atteint Gallotta, mais menacera également Angelin Preljocaj et Thierry Malandain, les trois mousquetaires qui défendent et maintiennent la danse française à son sommet.

Que l'on remercie des artistes à court d'inspiration après dix ans pour donner leur chance à d'autres est sain. En revanche, c'est se tirer une balle dans le pied que de bouter dehors les rares créateurs encore capables d'écrire des

pièces originales pour plus de dix danseurs. Ceux-là devraient plutôt se voir confier des compagnies pérennes. *« J'avais encore des projets : celui de remonter My Rock l'an prochain, ainsi qu'une création avec Olivia Ruiz en 2017 et une avec Jo Lavaudant en 2018, explique Gallotta qui a en vain proposé au ministère d'inventer une nouvelle structure. J'ai imploré qu'on me laisse trois ans pour terminer mes projets en cours et orchestrer une sortie en beauté. Le directeur des spectacles et le délégué à la danse n'ont rien voulu entendre. Et c'est ce qui me rend amer. Ils m'ont dit qu'ils me faisaient une faveur en me laissant artiste associé à Grenoble et en me donnant une subvention de sortie de 200 000 euros, au lieu des 150 000 usuels. Reste que pour monter mes projets, avec mes 12 danseurs, il me faut trouver encore 450 000 euros. »*

Un parfum abstrait et tétu

Dans *L'Étranger*, nouveau trio présenté mardi dernier à la MC2 : de Grenoble sur une création musicale de Strigall, Gallotta tire de nouveaux fils. Il juxtapose des pages du roman de Camus qu'il dit en voix off, des extraits de films, et puis la danse. Elle s'insinue entre littérature et cinéma avec une finesse qui dit sa spécificité : celle d'un parfum abstrait et tétu, une onde qui court en continu, un filigrane qui coud avec subtilité les éblouissements de Meursault aux putains de Fellini, aux spectres de Tarkovski, aux éclats de rire de Fernandel, à la lame de la guillotine. Et par là même, l'air de rien, en une heure qui passe comme un souffle, avec cette légèreté qui le caractérise, Gallotta pose la question de la danse et de sa manière si précise de tenir tête aux géants. ■

A.B.

« L'Étranger », MC2 : de Grenoble (38), jusqu'au 20 juin.

L'Étranger revue de presse

DAUPHINÉ LIBÉRÉ - 9 JUIN 2015

GRENOBLE | À partir de ce soir, et jusqu'au 20 juin, à la MC2

Gallotta chorégraphie "L'Étranger" de Camus

C'est encore une "première" que s'apprête à signer Jean-Claude Gallotta ce soir à la MC2 avec "L'Étranger", d'après le roman (1942) d'Albert Camus, mais aussi le film (1967) de Luchino Visconti.

Et le directeur du Centre chorégraphique national de Grenoble (CCNG) d'expliquer tout cela par un double concours de circonstances : « J'avais envie de créer quelque chose avec les trois danseurs permanents - Ximena Figueroa, Thierry Verger, Béatrice Warrand - pendant que les autres tournent avec "L'Enfance de Mammame" ou apprennent "My Rock"... »

Et puis « ma mère venait de mourir, et j'ai retrouvé des photos d'elle à Oran, de sa jeunesse... », argumente simplement l'artiste.

Alors, « Visconti avait beau dire que son "Étranger" n'était pas un beau film, il reste pour moi un grand souvenir », s'émeut le danseur, qui se plaît à exploiter une autre veine.

« Avec "Le Sacre du printemps" puis "L'Homme à tête de chou", je n'étais plus l'auteur comme à l'accoutumée », confie cet adepte de la remise en question permanente.

« En relisant Camus, j'ai retrouvé l'inspiration pour tenter quelque chose entre danse et littérature », s'étonne encore Jean-Claude Gallotta, qui fera la voix off.

En attendant un "Homme à tête de chou" féminin avec Olivia Ruiz...

Et le grand enfant qu'il est resté, ne cessant de s'émerveiller, relève soudain : « Ça a plein de résonances ! Ce qui est curieux, c'est que ce ne sont pas les passages les plus importants littérairement qui ont déclenché des choses... », s'enthousiasme l'éternel jeune homme.

Du coup, « on était resté sur quelque chose d'assez expérimental, dans le studio de danse ; et c'est Jean-Paul Angot, le directeur de la MC2, qui a voulu le

transposer dans le Petit théâtre, ce qui lui donne une forme beaucoup plus scénique ».

Ce que le chorégraphe concédera plus tard, c'est enfin « mon attachement au trio ; sans me prendre pour Truffaut, c'est un peu mon Antoine Doinel à moi ; j'ai besoin d'y revenir... »

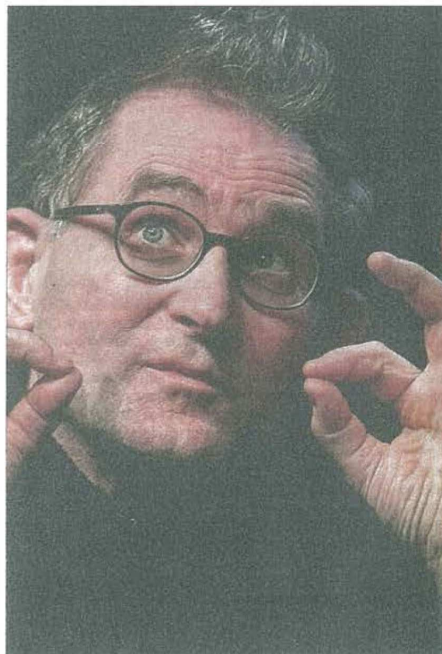
« Curieusement, ça fonctionne très bien avec "L'Étranger" ; j'y ai vraiment trouvé mon compte. J'ai fait ma cosmogonie tout le long du livre, et ça éjecte la danse, c'est assez plaisant », insiste l'esthète.

« C'est une piste que j'aimerais bien ouvrir », conclut-il assez logiquement.

Sans cacher qu'avec Claude-Henri Buffard, on est sur un autre projet avec Olivia Ruiz, une comédie musicale contemporaine, un "Homme à tête de chou" féminin... »

Philippe GONNET

"L'Étranger", jusqu'au 20 juin à la MC2 (relâche les 14 et 15). Infos et réservations au 04 76 00 79 00 et sur : www.mc2grenoble.fr



Jean-Claude Gallotta, un nouvel "Étranger" à la MC2... Photo Guy DELAHAYE

L'Étranger revue de presse

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ - 11 JUIN 2015

GRENOBLE | Sa dernière création en tant que directeur du Centre chorégraphique national de Grenoble

Jean-Claude Gallotta sublime le malaise de "L'Étranger"

Lorsqu'il décida de monter "L'Étranger", créé mardi soir à la MC2, à partir du roman d'Albert Camus (1942) et du film de Luchino Visconti (1967), Jean-Claude Gallotta savait-il que l'intégration, qu'il défendait, du Centre chorégraphique national de Grenoble (CCNG) à ladite MC2, serait finalement refusée par le ministère de la Culture ? Et qu'il devrait du coup laisser sa place de directeur dudit CCNG à la fin de l'année 2015 ?

Sans doute pas... Et l'on pourra glosier longtemps sur la prescience des (grands...) artistes !

Gallotta transcende sa souffrance

Car c'est à une incroyable métaphore que nous avons assistée mardi soir avec ce trio réunissant Béatrice Warrand, Ximena Figueroa et Thierry Verger, dans cet exercice conçu au demeurant peu après le décès de la mère du chorégraphe.

Quelques photos, l'Algérie, les années de bonheur de la disparue, l'absurdité de cette immense déchirure... Il n'en fallait pas plus pour que Gallotta se sentit l'âme d'un Meursault – le personnage-narrateur du roman –, et eût envie d'épurer encore sa chorégraphie à l'aune de "l'écriture blanche" du Prix Nobel.

D'extraits de films en souvenirs photographiques, de passages lus à d'autres, simplement projetés, l'atmosphère s'installe dans la tension créée



Béatrice Warrand (à gauche), Ximena Figueroa et Thierry Verger signent une interprétation absolument parfaite. Photo DR/Guy DELAHAYE

par la musique de Strigall.

Ce faisant, Thierry Verger, Béatrice Warrand et Ximena Figueroa – par ordre d'entrée en scène... – vont évoluer directement au cœur même de la grammaire chorégraphique de Jean-Claude Gallotta avec une justesse de gestes qui laisse béat d'admiration.

Le trio se disloque subrepticement en solos sans que jamais il y eût deux danseurs d'un côté, le troisième de

l'autre. Cette science du trio n'a visiblement rien à voir avec les lois de l'arithmétique ; le geste se révèle tendu d'emblée, nerveux quoique poétique.

Si la scène du Petit Théâtre limite les envolées lyriques, elle en accentue le caractère cinématographique, dans une dimension "art et essai" d'un intimisme désarmant.

Reste qu'il n'y a pas forcément là ce second degré ou

plutôt cette distance si chère à Jean-Claude Gallotta. Meursault souffre, et ce malheur devient (très...) vite palpable, malgré l'inutile scène des chiens qui vient rompre quelque peu la progression dramatique.

Et pourtant ! D'une égale perfection – ce qui n'est pas toujours le cas –, les trois danseurs se transcendent encore dans un éblouissant finale où Thierry Verger va jusqu'à se

confondre avec un Christ en croix.

Jean-Claude Gallotta souffre du sort qui lui a été réservé, mais, en créant le malaise de "L'Étranger", il parvient (peut-être...) à sublimer l'épreuve.

Du grand art !

Philippe GONNET

"L'Étranger" jusqu'au 20 juin à la MC2 (relâche 14 et 15). Infos : 0476007900 et www.mc2grenoble.fr

L'Étranger revue de presse

Le Point.fr

www.lepoint.fr

Pays : France

Date : 09/06/2015

Heure : 17 :39

Journaliste : Antoine Agasse (AFP)

Gallotta: l'écriture de Camus "m'a indiqué le chemin de la danse"



"Son écriture m'a indiqué le chemin de la danse": le chorégraphe Jean-Claude Gallotta, 65 ans, figure de la danse contemporaine, explique comment Albert Camus a inspiré sa dernière création, L'Étranger, à la MC2 de Grenoble.

Q: Pourquoi avoir choisi Camus pour votre dernier spectacle?

R: "Il y a d'abord eu le déclencheur de la mort de ma mère (qui a vécu en Algérie comme Camus, ndlr) et le bouquin qui a été un révélateur. Pour moi, Camus c'est un grand, il écrit tous ces sentiments qu'on n'arrive pas à exprimer, contradictoires, profonds. Et j'avais au fond de moi l'idée de dire que la danse doit être présente partout: dans le social, dans le politique, dans la littérature. On a toujours dit que c'était un art mineur. Pour moi, il s'agissait de la défendre à tous les niveaux et de dire qu'elle pouvait être présente dans tous les arts, toute la société".

Q: On a pourtant du mal à voir Albert Camus comme un auteur dansant...

R: "Il était pourtant très sportif, très dynamique. Il voulait même faire du foot mais il a eu la tuberculose donc il a dû s'arrêter. Il lève la jambe comme je n'arrive pas à la lever. Il y a des photos où on le voit faire un grand battement, c'est impressionnant. Et il dansait quand il était heureux, quand il a eu le Prix Nobel (en 1957, ndlr). C'est quelqu'un qui dansait des danses que je ne connais même pas. Son écriture m'a indiqué le chemin de la danse. Elle est dedans, est-ce qu'il y a pensé? Je ne sais pas. Elle m'a laissé de la place cette écriture, elle n'est pas narrative, elle est décalée par rapport au réel. On croit qu'il raconte quelque chose et en même temps il s'en échappe. Si ma petite danse permet de relire Camus, alors je suis heureux."

Q: Vous aviez déjà adapté Gainsbourg avec "L'Homme à la tête de chou". Est-ce plus difficile avec la littérature?

R: "Quand c'est musical, ça semble plus évident. Mais bizarrement, c'était presque plus facile pour moi avec la littérature. J'ai eu plus de liberté pour me faufiler chorégraphiquement que dans la musique. J'ai plutôt un travail de cinéaste détourné et chorégraphe. Du coup, le mot, l'écrit me permettent d'inventer alors que la musique, forcément, impose son rythme, sa valeur."

Propos recueillis par Antoine AGASSE

L'Étranger

biographie Jean-Claude Gallotta



Après un séjour à New York à la fin des années 70 où il découvre l'univers de la post-modern Dance (Merce Cunningham, Yvonne Rainer, Lucinda Childs, Trisha Brown, Steve Paxton, Stuart Sherman...), Jean-Claude Gallotta fonde à Grenoble – avec Mathilde Altaraz – le Groupe Émile Dubois qui deviendra Centre chorégraphique national en 1984. Installé depuis ses débuts à la Maison de la culture (dont il sera le directeur de 1986 à 1989), il y crée plus de soixante chorégraphies présentées sur tous les continents, dont *Ulysse*, *Mammame*, *Docteur Labus*, *Presque Don Quichotte*, *les Larmes de Marco Polo*, *99 duos*, *Trois générations*, *Cher Ulysse*... Il a également chorégraphié plusieurs pièces pour le Ballet de l'Opéra de Lyon et pour le Ballet de l'Opéra de Paris.

Invité par le metteur en scène Tadashi Suzuki à Shizuoka (Japon), il y a créé et fait travailler une compagnie japonaise de 1997

à 2000. Après *l'Homme à tête de chou* (à partir de l'album de Serge Gainsbourg dans une version d'Alain Bashung) en 2009, il crée en 2011 *Daphnis é Chloé* (Théâtre de la Ville) et *le Sacre du printemps* (Chaillot); fin 2012, il présente *Racheter la mort des gestes - Chroniques chorégraphiques 1* au Théâtre de la Ville, puis à la MC2; début 2013, la recreation d'*Ivan Vaffan* (pièce de 1984) lui permet de poursuivre son travail sur le répertoire, en alternance avec ses créations, plaidant ainsi pour une certaine «continuité de l'art», cherchant ainsi patiemment à partager avec le public un même récit, celui d'une histoire et d'un avenir artistique communs. En octobre 2013, il co-signe le spectacle *l'Histoire du soldat* de Stravinsky et *l'Amour sorcier* de Manuel de Falla avec le chef d'orchestre Marc Minkowski et le metteur en scène Jacques Osinski. En 2014-2015, il présente *le Sacre et ses révolutions* à la Philharmonie de Paris et en juin, crée *l'Étranger* à partir du roman d'Albert Camus à la MC2: Grenoble. Il ouvre la saison 2015-2016 avec *My Rock* à la MC2 et au Théâtre du Rond-Point à Paris.